HABITS TRADITIONNELS

«El melhfa» est de retour dans le Sud-Ouest

Long et large voile que les femmes du Sud-Ouest algérien enroulent sur elles à la manière du haïk, «el melhfa» redevient à la mode, y compris chez les jeunes filles, qui l'arborent comme le signe d'un retour déterminé aux habits traditionnels.

Photos : DR

La melhfa mise au goût du jour.

Cet effet vestimentaire très ancien, long généralement de 4 m et large d'environ 1,5 m, est nettement dominant à Tindouf et dans les régions du Touat et de Gourara, mais aussi dans les lointaines Adrar, Reggane ou encoure Aïn Sefra. Il revient comme un sérieux concurrent de la djellaba ou du hidjab, après l'abandon définitif du haïk, l'autre voile séculaire.

La «melhfa», qui ressemble, à s'y méprendre, au sari indien, se caractérise par sa grande variété. Il y a celles – simples – que l'on consacre aux jours ordinaires et celles que l'on ne sort que pour les grandes occasions familiales ou religieuses et qui se distinguent par leurs différents tons et couleurs ainsi que par un certain raffinement.

Cet habit, qui protège à la fois du froid et de la chaleur, se porte toute l'année, par les jeunes et moins jeunes femmes, chacune selon son style, sa préoccupation du moment ou, plus simplement, son goût. Il va sans dire que les plus jeunes préfèrent les couleurs les plus vives et les plus attrayantes, celles qui, croient-elles, les feraient immanquablement sortir du lot. Par le passé, dames et jeunes filles du sud-ouest portaient une tenue unique : une large gandoura (abaya), composée de deux pièces en deux couleurs, le bleu et le noir. Désormais, dès qu'elles atteignent leur majorité, les jeunes filles portent la «melhfa» et la gardent pour toujours. Dans l'ensemble, il n'existe pas de différence majeure dans la façon de porter cet habit. La seule différence réside dans le type de tissu utilisé pour sa fabrication. Aujourd'hui, il existe sur le marché local moult sortes de tissus et de très haute qualité. Cependant, on constate, selon plusieurs couturières de Bechar, des nouveautés dans la fabrication des «mlahef», introduites en fonction de l'évolution des goûts. A l'évidence, les goûts des jeunes filles de vingt ans ne sont pas ceux d'une dame de soixante ans.

Le retour à cette tenue traditionnelle favorise, par conséquent, le développement de sa fabrication. Il symbolise également un attachement aux us et coutumes, de même qu'il met en exergue la richesse et la diversité du patrimoine culturel et social local. Des expositions et des manifestations organisées périodiquement à Bechar contribuent, pour une grande part, au retour aux sources en matière d'habillement, à travers des associations et coopératives de femmes, qui s'attellent à la confection d'effets vestimentaires s'inspirant des valeurs traditionnelles de la région.

Il y a lieu de citer également le vêtement traditionnel «izar», une sorte de robe large, sans voile avec ou sans manches suivant les saisons, de même que les tuniques composées d'une chemise et d'un long pantalon de différentes couleurs vives, ainsi que bien d'autres robes de cérémonie.

FESTIVAL INTERNATIONAL DE TIMGAD

Une clôture en apothéose avec Latifa Arfawi et Zahwania

La star tunisienne Latifa Arfawi et la diva du raï chaba Zahwania ont animé vendredi la dixième et ultime soirée de la 30e édition du Festival international de Timgad, qui n'a pas failli à sa réputation internationale avec une programmation des musiques des trois continents d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine.

La star tunisienne et arabe Latifa Arfawi a ravi l'audience venue de plusieurs wilayas de la région qui a dansé et vibré sur les sons de *Akthar min rouhi bahebak* (je t'aime plus que moi-même) et autres ballades romantiques dont la présence particulière sur scène de Latifa leur rajoute davantage de lyrisme.

A son tour, Zahwania a enflammé le public dont les jeunes et moins jeunes ont dansé pendant près d'une heure sur les rythmes enfiévrés de *H'bibi darha biya*, *Ahleft manoualik lik*…

L'ouverture de la soirée est revenu au chanteur auréssien Hamid Belbech, qui est monté le premier sur la scène du vieux théâtre romain, sous les applaudissements d'environ quatre mille spectateurs qui ont dansé et répété avec lui les séculaires chansonnettes puisées du folklore populaire chaoui.

Lui succédant, Nasr Eddine Gualiz a excellé en exécutant les célèbres chansons des ténors du genre chaâbi dont *Tir M'rabih* (un oiseau que j'avais élevé) et *El barah kan omri achrine* (hier, j'avais 20 ans). Pendant dix soirées successives, le fidèle public de Timgad a dansé dans la même ambiance festive sur les musiques des trois continents africain, asiatique et latino-américain des artistes et troupes de la renommée de Amadou et Mariame, Sherifa-Lun et Zaho, Salasa Celtica, Asma Menouar, Khaled, Waïl Jassar et Nawal Zoughbi.

Le rideau est ainsi tombé sur la 30e édition de Timgad et déjà les regards sont braqués sur l'édition-2009, dont les soirées pourraient bel et bien se tenir sur la future réplique du théâtre romain, en cours de construction à proximité du site archéologique.

Zahwania a enflammé les gradins du Timgad.

TIZI-OUZOU

Tomber de rideau sur la 5e édition du festival «Raconte Arts» à Iboudrarène

La cinquième édition du festival «Raconte Arts», qui s'est tenue du 10 au 17 juillet courant au village Ighil Bwammas, dans la commune d'Iboudrarène, a été clôturée jeudi par un magnifique carnaval qui a eu lieu à Souk El-Had, chef-lieu de la commune de Yattafène.

Toutes les délégations ayant participé, une semaine durant, aux différentes activités du festival ainsi que les maisons de jeunes et les associations co-organisatrices de cette cinquième édition aux côtés de l'association M'barek Aït Menguellet et la Ligue des arts cinématographiques et dramatiques (LACD) de Tizi-Ouzou ont pris part à cette manifestation spectaculaire que les populations locales n'ont, jusque-là, jamais encore vue d'aussi près. Des groupes tout en couleur avec leurs déguisements, chacun à sa manière comme le groupe d'Aït Ouabane qui a représenté une tribu noire africaine, les troupes de saltimbanques avec leurs tenues affriolantes ou encore ces jeunes virevoltants venus d'Aïn El Hammam, Mechtras ou Maâtkas et arborant des effets de spectacle ou des masques de carnaval. Au milieu de ce beau monde, les troupes des Ahellil exécutaient des morceaux de karkabou avec des mises en scène spectaculaires. Les quelques étrangers qui ont réussi à rallier Ighil Bwammas ont, eux aussi, été de la partie et ont participé avec «les autochtones» à ce dernier acte du festival de «Raconte Arts», au grand bonheur surtout des enfants qui se sont donnés à cœur joie et les adultes aussi.

Ainsi s'est achevée cette cinquième édition après une semaine intense et riche en activités durant laquelle spectacles, poésie, littérature, théâtre, contes, randonnées pédestres et visites guidées ont été à l'honneur à travers les différents sites et lieux ayant abrité ce festival, Iboudrarène, commune ayant accueilli l'édition de cette année au sein du village Ighil-Bwammas mais aussi de Béni-Yenni, Yattafène et Akbil.

Invité à dresser à chaud un bilan de ce festival, le président de la LACD de Tizi-Ouzou, Hassene Metref, organisateur et cheville ouvrière de ce festival, dira avec plein d'émotion : «C'est de loin la meilleure édition qu'on a connue jusque-là. D'abord par la qualité des participants et des activités et surtout par l'apport de Lounis Aït Menguellet qui a été présent avec nous tout au long de la manifestation et qui lui a donné un cachet très particulier». Et d'ajouter au passage que «l'APC d'Iboudrarène a aussi un grand mérite dans la réussite de ce festival pour avoir mis tous les moyens à notre disposition. Nous la félicitons.»

Il faut préciser, que Lounis Aït Menguellet, en plus d'avoir été présent et « très actif», a agréablement surpris, la veille de la clôture du festival, les organisateurs, les invités et les participants, quand il a pris sa mandoline devant un parterre d'admirateurs pour fredonner, quelques chansons parmi ce qu'il a composées et chantées de plus beau de son immense œuvre poétique. Une surprise qui a retenti dans la nuit et dont ont fait écho les montagnes du Djurdjura qui, depuis très longtemps, ont été privées des «sérénades» de leur enfant béni.

Un hommage particulier doit être aussi rendu aux femmes du village Ighil-Bwammas qui, tout au long du déroulement de ce festival, ont apporté leur contribution et même participé aux activités par des chants du terroir qui feront certainement date pour le plus grand bien de notre histoire et de notre patrimoine culturel.

Sadek Aït-Salem